

Sortir

Ayelen Parolin, la chorégraphe qui explore l'humour avec sérieux

3 minutes à lire

Belinda Mathieu

Publié le 30/03/22



Installée en Belgique depuis plus de vingt ans, l'Argentine dévoile une écriture virtuose qui fait résonner des identités multiples. À Chaillot et au Centquatre, elle joue "WEG" et "Simple", deux pièces qui amorcent un nouveau cycle de son travail, entre jouissance et dérision.

« Toute petite, j'aimais faire des shows pour ma famille, sortir de derrière le rideau... alors que je n'étais jamais

allée au théâtre. C'était quelque chose d'instinctif
», raconte Ayelen Parolin, brune à l'air sérieux et à l'accent chantant née en 1976. Cette gamine argentine commence la danse à 3 ans, puis intègre le Conservatoire à 13 : « *Même si j'étais une enfant très physique, mon premier contact avec la danse ne relevait pas de l'évidence. Ma liberté était réduite, je perdais la notion de plaisir. Il m'a fallu du temps pour accepter la discipline* », détaille la chorégraphe qui a fini par prendre goût à la rigueur. Sur les conseils de ses professeurs, elle s'exile au début de sa vingtaine à Bruxelles. Si elle est refusée à P.A.R.T.S., l'école de la Belge **Anne Teresa De Keersmaeker**, elle intègre toutefois Exerce, une formation pour les artistes de danse à Montpellier, chapeautée à l'époque par **Mathilde Monnier**. Un peu perdue dans les codes de la danse contemporaine en France, elle rate la plupart de ses auditions. Jusqu'au moment où la chorégraphe La Ribot lui conseille de créer un solo. En 2004, elle monte alors 25.06.76 (sa date de naissance), sorte de carte de visite chorégraphique qui explore les danses qu'elle a traversées, ses relations avec sa famille, sa personnalité à la fois joviale et dure. La voilà lancée.



Théorie du chaos

Tout au long de sa carrière, riche d'une vingtaine de pièces, l'artiste s'est attachée à questionner les paradoxes de sa propre identité : « *D'un côté, ma famille est italienne, mais j'ai aussi une grand-mère métisse amérindienne. J'ai très peu d'informations sur ce côté autochtone. Le fait que les questions d'identité, de multiplicité et de rapport à la nature reviennent souvent dans mon travail est probablement lié à des fantasmes que j'ai créés autour de mon identité* », confie la chorégraphe. Dans *Autoctonos* (2017), elle mettait en scène une spontanéité animale avec quatre interprètes et une pianiste, puis, la même année dans *Autoctonos II*, explorait ce qui faisait groupe, avec une rigueur mathématique, une réflexion déjà présente dans son magnétique *Hérétiques* en 2014. En 2019, son travail prend un tournant plus décomplexé. Avec *WEG*, elle déploie une danse jouissive portée par huit interprètes vêtus de collerettes en tulle et de shorts dorés. Créée à partir d'improvisations des interprètes sur des musiques qu'ils affectionnent – souvent des souvenirs d'enfance –, cette chorégraphie fait exploser l'individualité de chacun, pour créer une synergie de groupe surprenante. Un ensemble où l'ordre surgit du désordre, qu'elle nourrit d'un intérêt pour une hypothèse en physique, la théorie du chaos : « *Le caractère imprévisible et imprécis de cette théorie me plaît. Elle implique une notion de non-linéarité, d'imperfection et de déstructuration.* »



Danser la musique

WEG rayonne aussi par la présence de Léa Pétra (collaboratrice de longue date d'Ayelen Parolin) et son piano préparé détonnant, qui apparaît comme la neuvième performeuse de ce ballet : « *Certains chorégraphes ont un imaginaire visuel, cinématographique, pour moi tout est dans la rythmique et la musicalité. Je vois les danseurs comme des musiciens ou des instruments, qui forment un orchestre avec Léa Pétra. Ensemble, ils créent une polyphonie* », dit Ayelen Parolin. Dans *Simple* (2021), si la pianiste n'est pas conviée, le rythme est tout autant frénétique. Dans cette pièce sans musique proprement dite, mais loin d'être silencieuse, trois danseurs du casting de *WEG* (Baptiste Cazaux, Piet Defrancq et Daan Jaartsveld) évoluent en combinaisons moulantes tachetées devant un fond de scène coloré. Un décor qui pastiche la pièce *Summerspace*, de Merce Cunningham, où la danse est bien plus cocasse et désinhibée. Les trois complices répètent inlassablement les mêmes phrases dansées, semblant tirées de ballets classiques et de pièces contemporaines, qu'ils exécutent avec des mimiques ahuries. En mêlant dérision et plaisir de danser, ce trio s'inscrit dans la continuité de la recherche abordée

dans *WEG* : « *Je voulais retourner à une forme plus légère, me poser des questions sur l'absurde, le rire. Comment mener un travail sérieux sans se prendre au sérieux ? Est-on encore capable d'être simple ?* », conclut la chorégraphe. Joué à Paris au printemps, ce nouveau cycle de deux pièces est peut-être l'occasion de répondre à la question.

“O Samba do Crioulo Doido” : le danseur Calixto Neto fait revivre le solo subversif et emblématique sur le corps noir

3 minutes à lire

À voir

WEG, d'Ayelen Parolin, compagnie RUDA, du 25 mars au 1 avril à **Chaillot**, 1, place du Trocadéro, Paris 16^e.

Simple, d'Ayelen Parolin, du 19 au 21 avril au **Centquatre**, 5, rue Curial, Paris 19^e.